

## LIVRE DEUXIÈME

### EXERCICE DE LA VERTU D'ABANDON

---

#### LETTRE I

A LA SŒUR MARIE-ANTOINETTE DE MAHUET (1731)

Principes et pratiques de l'abandon.

Ma chère Sœur,

Le Seigneur m'a donné pour vous quelque chose de meilleur que ce que vous demandiez, et à quoi vous ne pensiez pas : ce sont quelques principes généraux de conduite pour toute la vie, avec la manière la plus simple de les pratiquer.

*1<sup>er</sup> Principe.* — Le grand ressort de toute la vie spirituelle, c'est la bonne volonté, c'est-à-dire le désir sincère d'être à DIEU, pleinement et sans nulle réserve : par conséquent, on ne saurait trop souvent renouveler ce saint désir, pour s'y affermir et le rendre constant et efficace.

*2<sup>e</sup> Principe.* — Ce ferme désir d'être à DIEU doit faire naître en nous la résolution de ne penser qu'à lui, ce qui se pratique de deux manières : il faut d'abord s'accou-

tumer à ne s'entretenir jamais volontairement et avec réflexion dans les pensées qui ne regardent point DIEU, directement ou indirectement, comme sont les devoirs de son état en général et en particulier. Le meilleur moyen pour chasser les pensées inutiles n'est pas de les combattre et moins encore de s'en laisser troubler et inquiéter, mais seulement de les laisser tomber, comme une pierre dans la mer; peu à peu l'habitude de laisser tomber ces pensées facilite cette pratique salutaire.

La seconde manière de ne penser qu'à DIEU est une sorte d'oubli général de toutes choses, auquel on arrive à force de laisser tomber les pensées inutiles; de sorte que durant quelque temps, on passe les journées entières sans penser, ce semble, à rien, comme si on était devenu stupide. Souvent même DIEU met certaines âmes dans cet état, qu'on appelle le vide de l'esprit et de l'entendement; cela s'appelle encore être dans le rien. Cet anéantissement de notre esprit nous dispose merveilleusement à recevoir celui de JÉSUS-CHRIST. C'est la mort mystique aux opérations de notre propre activité, qui rend notre âme apte à subir les opérations divines. Ce grand vide de l'esprit en produit souvent un autre encore plus pénible : celui de la volonté; en sorte que l'on n'a, ce semble, nul sentiment, ni pour les choses de ce monde, ni pour DIEU même, et qu'on se trouve également insensible à tout. Souvent même, c'est DIEU qui opère ce second vide dans certaines âmes. Il ne faut donc pas chercher à sortir de cet état, puisqu'il nous dispose à recevoir les plus précieuses opérations de DIEU; c'est une seconde mort mystique qui doit précéder l'heureuse résurrection à une vie toute

nouvelle. Il faut donc estimer et chérir ce double vide, ce double anéantissement si dur à l'amour-propre, à l'esprit d'orgueil, et vous accoutumer à vous trouver dans cet état avec une sainte joie de l'esprit intérieur.

3<sup>e</sup> *Principe*. — Il faut borner toute notre attention à remplir dans toute leur étendue les saintes volontés de DIEU, en lui abandonnant tout le reste : c'est-à-dire le soin de tous nos intérêts temporels et même spirituels, comme celui de notre avancement dans la vertu. Voici la pratique de ce double abandon.

Quant au premier, toutes les fois qu'on sent dans son cœur un désir, une crainte, des vues, des projets qui regardent nos intérêts ou ceux de nos parents et amis, dire à DIEU : Seigneur, je vous sacrifie tout cela; je vous abandonne tous ces misérables intérêts. Il en arrivera tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous voudrez. Cependant, comme il est des occasions où la raison veut qu'on pense et qu'on agisse, ou pour soi-même, ou pour les autres, parce qu'on ne doit jamais tenter la Providence, voici ce qu'il faut dire alors : Seigneur, s'il est expédient qu'en telle ou telle rencontre, je pense et j'agisse, je vous supplie de m'en donner la pensée quand il en sera temps; alors je ne ferai rien que suivant ce que vous daignerez m'inspirer, et j'accepte par avance le bon ou le mauvais succès. Après cet acte intérieur, il faut laisser tomber, comme une pierre, tous ses désirs, ses craintes, etc., sans plus s'en embarrasser, persuadé que DIEU donnera, en temps et lieu, la pensée et le mouvement d'agir selon ses saintes volontés et sa divine impression.

Quant à la pratique du second abandon, qui est celui de son avancement dans la perfection, c'est l'article

le plus délicat, le plus mal pratiqué par les personnes spirituelles, celui où l'on commet le plus de fautes, qui ne font que nous troubler et nous retarder dans les voies de DIEU. En voici la pratique très simple, que JÉSUS-CHRIST lui-même donna à sainte Thérèse dans une apparition : « Ma fille, lui dit-il, ne pensez jamais qu'à me plaire, à m'aimer et à faire ma volonté; et j'aurai soin de tout ce qui vous regarde, soit pour le corps, soit pour l'âme. » Pour bien saisir cette grande maxime, il faut vous regarder comme un homme qui entrerait au service d'un roi, d'un Salomon, par exemple, le plus grand, le plus sage et le meilleur de tous les rois. Si peu que cet homme eût de noblesse dans les sentiments, de délicatesse dans le cœur; si peu même qu'il eût de bon sens et de véritable habileté, voici comment il parlerait à son maître : Seigneur, je sais que vous êtes un prince également puissant et bon, libéral et magnifique; je me livre donc à vous sans réserve; je veux vous servir, sans savoir ce que je dois y gagner chaque jour ou au bout de l'année, ni même à la fin de ma carrière. Je vous promets de ne penser qu'à vos intérêts; et pour les miens, je les abandonne entièrement à votre discrétion, ou plutôt à votre bonté et libéralité. Appliquez-vous souvent à cette comparaison bien imparfaite et bien basse, par rapport au grand Maître que nous servons; et soyez bien convaincue que, comme le grand roi ne pourrait souffrir de se voir surpasser en libéralité par un de ses serviteurs, notre DIEU tout-puissant et infiniment bon se laissera encore moins surpasser par ses misérables créatures. Voici maintenant la pratique de ce principe et la conséquence à tirer de cette conviction :

1° Il me vient des désirs empressés d'acquérir le don d'oraison, l'humilité, la douceur, l'amour de DIEU : là-dessus, je réponds : Ne pensons point tant à nos intérêts : mon affaire, c'est de m'occuper simplement et tranquillement de DIEU, d'accomplir sa volonté dans ce qu'il demande à présent. Voilà ma tâche; je laisse tout le reste au soin de DIEU; mon avancement est son affaire, comme la mienne est de m'occuper sans cesse de lui et d'exécuter ses ordres.

2° Il me vient dans l'esprit : Mais je suis encore si imparfaite, si remplie de défauts et de misères, d'infidélités et de faiblesses; dans combien de temps m'en verrai-je délivrée? Je réponds aussitôt : Par la grâce de DIEU, je n'aime point mes défauts; je suis résolue de les combattre; mais je n'en serai délivrée que quand il plaira à DIEU; c'est son affaire; la mienne, c'est de haïr ces défauts, et d'en faire une matière de combat, de patience, de pénitence, d'humilité jusqu'à ce qu'il plaise à DIEU de m'en rendre victorieuse.

3° Il me vient en pensée : Mais je suis si aveugle que je ne connais pas même mes fautes, quand il faut en gémir devant DIEU et m'en confesser; je réponds aussitôt : Mais je désire de connaître ces défauts; je ne vis plus dans une dissipation volontaire; j'emploie tout doucement quelque peu de temps à m'examiner. Voilà ce que DIEU demande; il me donnera plus de lumières et de connaissances quand il le jugera à propos; c'est son affaire; j'ai mis en ses mains tout mon progrès spirituel; c'est donc assez, pour le présent, que je m'accuse de quelques fautes journalières, comme DIEU me les fait connaître, en y joignant un péché de ma vie passée.

4° Il me vient en pensée : Mais ai-je jamais fait en ma vie une bonne confession? DIEU m'a-t-il pardonné? Suis-je en bon ou mauvais état? Quel progrès ai-je fait dans l'oraison et dans les voies de DIEU? Aussitôt je réponds : DIEU a voulu me cacher tout cela, afin que je m'abandonne à l'aveugle à ses miséricordes; je me soumetts et j'adore ses jugements; je ne veux connaître que ce qu'il veut, et marcher dans toutes les ténèbres où il voudra me plonger; c'est son affaire de savoir où j'en suis; la mienne est de m'occuper de lui seul, de le servir, de l'aimer le moins mal que je pourrai; il aura soin de tout le reste; je m'en décharge sur lui.

5° Mais je lui demande depuis si longtemps certaines grâces; j'emploie pour cela l'intercession des plus puissants Protecteurs, de la très sainte Vierge, de saint Joseph, des saints Apôtres, de tout le ciel, et il semble que rien ne peut le fléchir. — Il est le Maître; que toutes ses volontés s'accomplissent en moi; je ne veux de grâces, ni de mérites, ni de perfections qu'autant qu'il lui plaira; sa seule volonté me suffit; elle sera toujours constamment la règle de mes desirs.

## LETTRE II

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL (1731)

Plan général du combat spirituel.

« DIEU a laissé l'homme dans la main de son conseil; la vie ou la mort, le bien, ou le mal sont devant lui; ce qu'il choisira, lui sera donné. » Par ces paroles, l'Écriture nous fait comprendre que l'homme est libre, et que son salut dépend du bon usage de sa li-

berté. Il est vrai que, depuis le péché originel, la liberté est affaiblie pour le bien et, au contraire, beaucoup fortifiée pour le mal; mais avec le secours de la grâce, qui ne lui manque jamais, il est toujours en son pouvoir de fortifier la liberté du bien, qui est naturellement très faible, et d'affaiblir la liberté du mal, malheureusement trop forte.

Il y a trois sortes de biens auxquels notre liberté affaiblie se porte avec une grande peine et avec beaucoup de difficultés :

1° Le bien essentiel au salut, dont l'omission constitue une faute mortelle;

2° Le bien commandé par un précepte moins grave, et dont l'omission serait une faute vénielle;

3° Le bien parfait, que nous ne pouvons négliger sans diminuer nos mérites.

Toutes les inclinations qui affaiblissent en nous la résolution d'accomplir nos obligations essentielles, la haine, le désir de vengeance, la colère, les attachements déréglés, l'avarice, l'envie, etc., sont autant de principes de ruine spirituelle. Il en est de même, à proportion, des inclinations qui nous portent au péché véniel et à l'imperfection volontaire; car, qui néglige les petites fautes, tombera peu à peu dans les grandes, dit le Saint-Esprit; et ne fût-on lâche, dans la poursuite de la perfection, qu'en un seul point, on n'y arrivera jamais.

Mais aussi, toutes les victoires qui fortifient notre volonté pour le bien sont des principes de prédestination et de salut.

Notre soin continuel doit donc être de fortifier sans cesse notre faible liberté pour le bien, et de vaincre

notre penchant au mal. Nous avons trois moyens pour assurer et hâter le succès de cette œuvre.

Le premier est de faire à DIEU de grands sacrifices en surmontant généreusement nos répugnances dans ce qui nous coûte le plus.

Le deuxième est de faire tous les petits sacrifices journaliers dont les occasions sont fréquentes et continues, et cela avec une fidélité constante, généreuse, universelle.

Le troisième moyen, le grand moyen, c'est la prière, mais une prière humble, simple et formée par l'opération du Saint-Esprit; car c'est lui, disait saint Paul, qui nous apprend à prier, qui gémit en nous, qui prie en nous, avec des cris et des gémissements ineffables. Le Publicain en est un excellent modèle : il pria en silence et dans une humble componction. Les plus grands pécheurs et les plus imparfaits peuvent faire cette oraison; et c'est ainsi que, du fond de l'abîme de leur misère, ils s'élèveront par degrés, s'ils sont fidèles, à la plus haute sainteté.

### LETTRE III

A MADAME DE LESEN (1731)

Premier travail de DIEU dans l'âme.

Je ne suis nullement surpris du premier effet de la méditation des grandes vérités; j'en remercie le Seigneur et vous en félicite. Vous aviez besoin de ces vifs sentiments, et je crois qu'ils doivent durer pour produire en vous cet esprit de componction et d'humiliation, qui doit être le fondement de votre édifice spirituel

et le commencement de votre enfance spirituelle. Le trouble qui a accompagné ces sentiments était de trop; mais je me trompe, il était involontaire et peut-être nécessaire et un effet de la justice divine. Les mêmes sentiments, quand ils reviendront, seront plus doux et plus tranquilles à l'avenir.

J'avais déjà compris, indépendamment de votre lettre, que DIEU vous avait fait de grandes grâces : j'avais déjà entrevu que vous n'y aviez pas assez répondu, et voilà ce que je comprends mieux que jamais :

1° Que votre âme est comme une grande salle, mais toute dégarnie ou assez mal meublée;

2° Qu'elle ne sera jamais propre à loger le souverain Seigneur, si lui-même ne fournit et n'arrange les meubles précieux et convenables à un tel hôte;

3° Qu'il ne fera jamais ses arrangements et n'enrichira votre âme de ses dons que durant le silence et le repos de l'oraison.

Vous n'avez donc qu'à tenir la salle bien balayée et bien propre, avec le secours de la grâce; puis, laisser faire celui qui prend à sa charge les beaux meubles dont elle doit être enrichie et qui les veut ranger lui-même à son gré.

N'allez donc pas vous inquiéter mal à propos, dans un ouvrage où vous gâterez tout, si vous vous en mêlez. Laissez donc faire, tenez-vous comme un tableau qu'un grand maître se dispose à peindre; mais armez-vous de courage, car je prévois qu'il faudra quelque temps pour piler et broyer les couleurs, et puis pour les placer, les mélanger, les nuancer. Il vous suffit de tenir la toile prête, bien poncée et fixée sur ces deux pivots immobiles : humiliation jusqu'à l'anéantissement de

soi-même, résignation par un abandon total, jusqu'à perdre toutes nos volontés dans celle de DIEU.

#### LETTRE IV

A LA SŒUR MARIE-HENRIETTE DE BOUSMARD

Exercice général de l'abandon.

Albi, 1733.

Vous avez bien raison de le dire, ma chère fille, et c'était la grande maxime de la bienheureuse Mère de Chantal : « Pas tant d'avis, de science ni d'écrits, mais bonne pratique. » En effet, à l'égard des âmes qui ont acquis l'habitude d'éviter toute faute délibérée et d'accomplir fidèlement les devoirs de leur état, on peut réduire toute la perfection pratique à cette seule maxime : exercice d'une résignation continuelle à toutes les volontés de DIEU, d'un complet abandon à toutes les dispositions de sa Providence, soit extérieures, soit intérieures, soit pour le présent, soit pour l'avenir; un seul *fiat*, ou, comme disait saint François de Sales : « Oui, Père céleste, je veux tout; oui, et toujours oui. » Cela dit et redit, par la disposition habituelle du cœur, sans même qu'il soit besoin de le prononcer intérieurement, voilà en peu de mots le grand et court chemin de la perfection la plus haute, parce que c'est une union continuelle aux saintes et adorables volontés de DIEU.

Pour en arriver là, il ne faut pas tant de mystères; il ne faut que deux choses : 1<sup>o</sup> être profondément convaincu qu'il n'arrive rien en ce monde, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, que DIEU ne le veuille ou au moins ne

le permette; or, nous ne devons pas moins nous soumettre aux permissions de DIEU, dans les choses qui ne dépendent pas de nous, qu'à ses volontés absolues; 2<sup>o</sup> croire fermement que, par un effet de la toute-puissante et toute paternelle Providence de DIEU, tout ce qu'il veut et permet tourne toujours à l'avantage de ceux qui pratiquent cette soumission à ses ordres. Appuyés sur cette double assurance, demeurons fermes et inébranlables dans notre adhésion à tout ce qu'il plaira à DIEU d'ordonner à notre égard, acquiesçons d'avance, en esprit d'humilité, d'amour et de sacrifice, à toutes les dispositions imaginables de sa Providence; protestons-lui que nous voulons être contents de tout ce qui le contentera. Nous ne pourrons pas toujours, sans doute, sentir ce contentement dans la partie inférieure de notre âme, mais nous le conserverons au moins dans la cime de l'esprit, dans la fine pointe de la volonté, comme parle saint François de Sales; il n'en sera alors que plus méritoire.

#### LETTRE V

Moyen d'acquiescer l'abandon.

Vous dites vrai, ma chère sœur, et c'est bien l'Esprit de DIEU qui vous a inspiré cette remarque : un des plus grands obstacles au règne de ce divin Esprit dans nos cœurs, c'est notre misérable nature, qui recule devant l'espèce de captivité et de mort, par lesquelles le saint abandon nous fait acheter la liberté et la vie de DIEU.

Mais ce même Esprit, qui vous a si bien fait sentir le mal, vous aidera à y appliquer le remède. Voici, en quelques mots, ce que vous devez faire pour arriver

promptement au pur amour et au parfait abandon. Il faut : 1° le désirer ardemment et le vouloir énergiquement, à quelque prix que ce soit; 2° croire fermement, et le dire souvent à DIEU, qu'il vous est absolument impossible d'acquérir, par vos seules forces, des dispositions aussi parfaites; mais que la grâce rend tout facile, que vous espérez cette grâce de sa miséricorde, et que vous la lui demandez en JÉSUS-CHRIST et par JÉSUS-CHRIST; 3° vous humilier doucement et paisiblement, lorsque vous vous serez retirée de cette sainte captivité; ne pas vous décourager, mais, au contraire, protester à DIEU que vous attendrez avec confiance le moment où il lui plaira de vous donner cette grâce décisive, qui vous fera mourir totalement à vous-même, et revivre en lui d'une vie nouvelle et toute cachée avec JÉSUS-CHRIST notre Seigneur; 4° si vous êtes docile aux inspirations de l'Esprit de DIEU, vous vous garderez bien de faire dépendre votre avancement de la vivacité et de la douceur sensibles des impressions intérieures. Ce divin Esprit vous fera, au contraire, estimer davantage les opérations presque insensibles; car, plus elles deviennent délicates et profondes, plus elles s'éloignent des sens, et plus aussi elles sont divines. On est alors plus totalement à DIEU, car c'est de toutes ses puissances et de toute l'étendue de son être qu'on tend à lui et qu'on s'unit à lui, sans rien particulariser, comme chaque être va à son centre.

Soyez persuadée, du reste, que vous avez encore une carrière immense à fournir. Il y aurait à travailler et à croître durant plusieurs siècles; mais, en ce point, comme en tout autre, vous devez dire : O mon DIEU, vos saintes et aimables volontés seront toujours la juste

mesure de mes désirs les plus saints, les plus justes et les plus parfaits en apparence. Je ne veux ni grâces, ni sainteté, qu'au temps marqué et au degré précis de vos très saintes volontés : rien en deçà, rien au delà. Quand tous les Saints et tous les Esprits bienheureux se prosterneront devant votre trône, pour vous demander un seul degré de grâce ou de gloire au delà de ce que vous m'avez destiné, j'en fais le sacrifice, parce que j'aime mieux m'en tenir précisément et simplement, ô mon DIEU, à ce qu'il vous plaira d'en ordonner.

Je vous conjure, et c'est là mon dernier avis, de vous rendre fidèle à ne vous proposer, le plus souvent, dans vos actions, d'autre motif que le très pur amour de DIEU et sa plus grande gloire. Vous n'excluez pourtant pas les motifs d'espérance et de crainte; et, lorsque l'Esprit intérieur vous les inspirera, vous n'hésitez pas à vous y abandonner; mais l'amour pur dominera dans votre cœur tous les autres sentiments. Vous désirez très ardemment votre salut et votre perfection; mais, dans ce désir même, vous aurez en vue la gloire de DIEU, beaucoup plus que votre propre félicité. Rien n'est plus propre que ce sentiment, habituellement entretenu dans votre cœur, à vous faire faire de rapides progrès dans la vertu, et à vous faire amasser de grands mérites. Les plus petites actions, animées de ce pur amour, valent mieux, sans comparaison, que les plus grandes, faites par d'autres bons motifs. Mais, ne l'oubliez pas : vos progrès seront d'autant plus assurés, que le pur amour vous poussera plus énergiquement à vous renoncer jusque dans les moindres choses. S'il ne produisait pas cet effet, ce ne serait pas un véritable amour.

Tenez-vous soigneusement en garde contre les pièges que vous tendra l'ennemi, pour vous faire sortir de cette bienheureuse disposition. Ne cherchez et n'attendez, de la part des créatures, que l'oubli et le mépris; et que le bonheur de ressembler à JÉSUS-CHRIST, votre divin modèle, vous rende ce mépris plus cher que toutes les gloires du monde. Ne laissez échapper aucune occasion, si mince qu'elle soit, de perfectionner en vous cette divine ressemblance; et, après avoir fidèlement profité de ces légères épreuves, humiliez-vous de n'être pas jugée digne d'en supporter de plus considérables.

## LETTRE VI

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Direction générale.

Ma chère Sœur,

1° Ne vous chargez point de prières vocales, outre celles d'obligations, et appliquez-vous davantage à la perfection intérieure et à l'oraison.

2° Il est très utile de prévenir les fautes par quelques pénitences; mais il convient mieux d'être fidèles à les expier, après les avoir commises, que de multiplier beaucoup ses pénitences, par avance, sans un vrai besoin.

3° Modérez et surnaturalisez votre tendresse pour les personnes qui vous sont chères.

4° Profitez, pour vous exciter à la ferveur, des bons exemples et des entretiens avec les personnes spirituelles; mais sans marquer jamais aucun dédain, et

sans vous abandonner volontairement à aucun dégoût envers les autres.

5° Ne vous blessez point si fort d'être si souvent aux prises avec la misérable nature; le ciel vaut bien tous ces combats. Peut-être seront-ils promptement terminés et remporterez-vous bientôt une complète victoire. Après tout, ils passeront, et le repos sera éternel. Soyez donc en paix, et que votre humilité soit toujours mêlée de confiance.

6° Il faut profiter des infirmités du corps pour fortifier son âme par l'esprit d'abandon à la volonté de DIEU et d'union avec JÉSUS-CHRIST.

7° Soyez attentive à mourir à vous-même, à renoncer à la nature, à étouffer, dans toutes les occasions, les vivacités et les sensibilités humaines. Ce genre de mortification est le plus nécessaire; il ne nuit point à la santé; et il a plus de vertu que la mortification corporelle pour multiplier les mérites et réaliser les desseins de DIEU qui nous veut tout à lui, sans partage et sans réserve.

8° Travaillez à profiter avec fidélité, mais en paix, de tous les divers états par lesquels il plaît au Seigneur de vous faire passer pour sa gloire et votre perfection. Tournez tout du côté du divin amour et du simple abandon à la paternelle conduite de l'adorable Providence.

9° Il faut que le zèle pour son propre avancement et celui des personnes dont on est chargé soit ardent et actif, mais jamais inquiet et accompagné de trouble et de défiance.

10° Appliquez-vous à devenir de plus en plus intérieure, aspirant à toute la perfection de votre saint état,